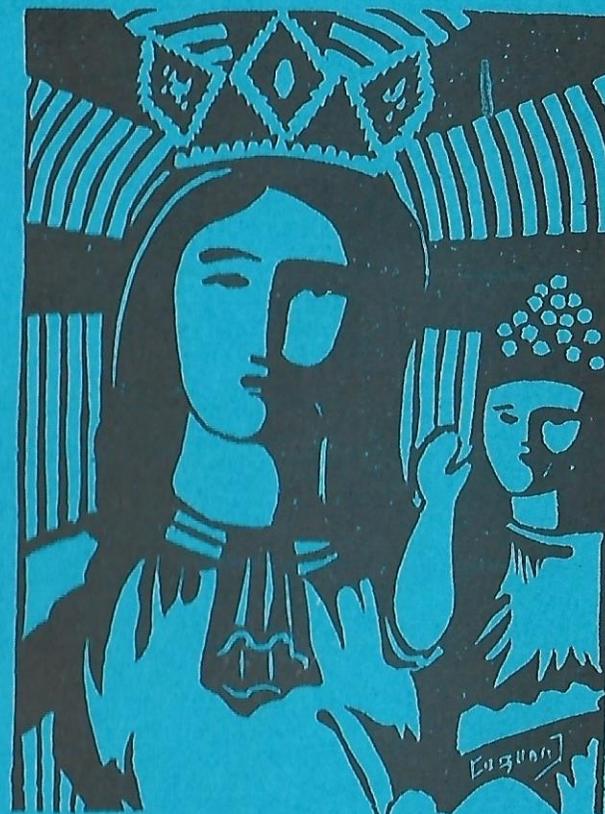
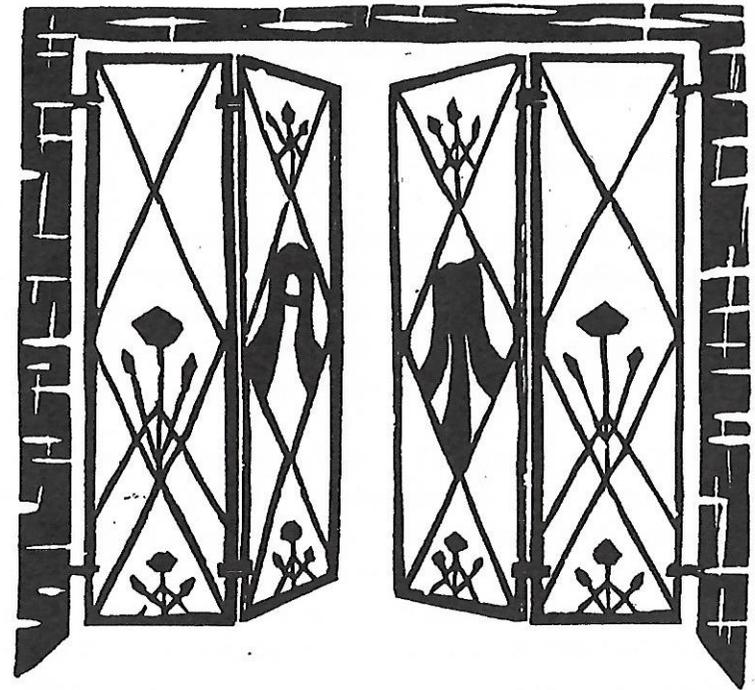


NOTRE-DAME DU CHENOIS



150^e ANNIVERSAIRE

NOTRE-DAME DU CHENOIS



Linols de Jean CUGNON.
Photos actuelles de Pierre RION.
Adaptation : Omer JOSSE.

I

Au temps des grandes calamités.

« Les paroles ne peuvent arriver à dire et à représenter tant de calamités et de désolations. »

(Rap. off., 25 avril 1636.)

L'histoire du duché de Luxembourg et comté de Chiny au XVII^e siècle se confond avec l'histoire de ses malheurs; en ces temps calamiteux, la souffrance y dépasse tout ce qui se peut concevoir. Par leur durée et leur intensité, la guerre, la famine et la peste réduisirent notre pays à un état voisin de l'anéantissement.

Le 12 juin 1635, le roi de France déclarait la guerre à l'Espagne. Celle-ci répondit par une mesure analogue; l'enjeu était le partage de la Belgique. Placé aux frontières de deux pays, notre Luxembourg se présentait alors déjà comme une terre de choix pour les brigandages, les exactions, les cruels exploits. Des hordes de Croates, de Hongrois, de Polonais à la solde des belligérants parcoururent le pays, martyrisant de la façon la plus sadique les pauvres habitants, hommes, femmes, enfants. La population qui échappa au massacre s'enfuit dans les bois, abandonnant son bien entre les mains des rançonneurs. La pénurie des moyens de transport, jointe aux déprédations et aux destructions de tout genre occasionnées par la guerre, provoqua sans tarder un renchérissement inouï des objets de première nécessité, auquel fit suite la famine. La peste vint bientôt s'y joindre, complétant ainsi la tradi-

tionnelle et macabre trilogie : guerre, famine, peste. Comme il fallait s'y attendre, l'épidémie eut beau jeu avec des populations affaiblies, affaiblies, évoluant dans des conditions psychologiques et matérielles déplorables.

La peste : il n'est pas possible de dépeindre l'horreur de ce fléau. C'est la mort installée à demeure parmi les populations sur lesquelles elle s'abat : «A Luxembourg, la mortalité était si grande que les cimetières ne suffisant plus pour recevoir les morts, on se vit obligé de bénir un terrain sur les remparts derrière l'abbaye de Munster, où l'on creusa de grandes fosses pour y jeter, sans cérémonie aucune, les nombreux pestiférés qui mouraient nuit et jour.» Mais nulle part peut-être le fléau de la peste ne sévit d'une manière plus cruelle que sur Saint-Vincent et les villages voisins. «1636, année fatalement mémorable, écrit le R.P. Goffinet; il ne peut être ici question d'en supputer les larmes et les terreurs.» Du 30 mai 1636 au 8 mai 1637, on ne connaît pour toute la paroisse de Tintigny (comprenant outre le village de ce nom, les bourgs ou hameaux de Saint-Vincent, Bellefontaine, La Hage, Poncel, Ansart, Han, Breuvanne et Rossignol) qu'un seul baptême. Vingt ans après cette tragédie, Saint-Vincent ne payait encore que l'impôt de deux feux. Certains villages de la contrée étaient plus voisins encore de l'anéantissement.

Un rapport officiel de 1637 note : «Tout le pays est ruiné et plus des trois quarts des habitants du plat pays sont morts.» Au dire d'un historien, il périt, dans le Luxembourg, près de *onze cent mille personnes*. Et, conséquence lamentable de la dislocation d'un grand nombre de ménages, on vit une foule d'enfants mineurs délaissés, traînant une existence misérable, abandonnés à leur propre sort sans surveillance aucune et sans soutien.

C'était le lieu de dire, avec un chroniqueur du temps, ce simple mot si tragiquement éloquent en sa brièveté :

« DESOLATIO »

II

Lumière dans les ténèbres.

« Tu t'avances, radieuse comme une aurore. »
(Liturgie.)

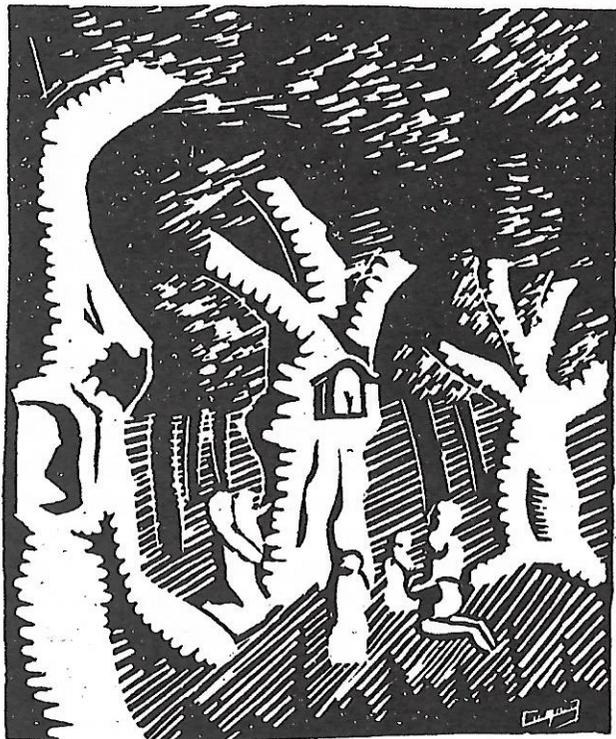
Dissimulé dans un petit vallon, parmi un aimable fouillis de verdure, le village de Saint-Vincent est dominé vers le nord et l'est par un plateau actuellement avec habitations et cultures pour une grande part, anciennement garni d'un superbe bois de tous chênes. Cette particularité a donné son nom à l'emplacement même de la forêt, désigné depuis des temps très reculés par le vocable bien caractéristique de « Le Chênois ». Véritable richesse naturelle, ce bois était entretenu avec un soin jaloux par ses propriétaires. Les documents le renseignent comme échappant au droit seigneurial de chauffage qui s'exerçait partout ailleurs. Vers 1860, tous ces chênes s'abattaient sous la cognée des bûcherons. Ces arbres vénérables qui, pendant tant de lustres, avaient contemplé, du haut de leurs futaies, l'histoire des foyers, des hameaux, des villages groupés à leurs pieds, disparaissaient, semblant ne laisser après eux qu'un souvenir perpétué par un nom.

Ils laissaient bien davantage en réalité. Car, à l'ombre de leurs épaisses frondaisons, aux temps de la grande épouvante, une douce lumière avait lui qui, elle, ne devait pas s'éteindre.

Lors de la peste de 1636, les morts furent tellement nombreux à Saint-Vincent que l'on dut renoncer à les conduire au cimetière paroissial de Tintigny. On les déposa dans des fosses creusées près de l'ancien chemin, à l'orée du Chênois. D'après M. l'abbé

Lejeune (curé à Saint-Vincent de 1869 à 1906), le lieu de cette sépulture serait à situer non loin du cimetière actuel, du côté nord. « Des vieillards, ajoute le prêtre, m'ont montré cet endroit lorsque j'étais jeune. Ce terrain n'était pas cultivé; Il y avait des inégalités comme des espèces de petites tombes en terre.»

C'est ici qu'il faut mentionner un geste à jamais éloquent dans sa simplicité. Par-dessus le champ de leurs morts, les pauvres rescapés de 1636 hissèrent spontanément une petite Madone, toute menue et toute accueillante. C'était l'étoile dans la nuit sombre, c'était le refuge dans la désespérance et l'abandon. Trois chênes désignèrent, pendant deux siècles, la terre où dormaient les victimes du grand fléau. Celui du milieu portait la statuette de Notre-Dame, abritée dans une modeste niche.



La statuette adossée à un chêne

Ce geste prend toute sa signification si on le replace dans le vaste mouvement marial qui se dessina et s'accusa, à la fin du 16^e et à l'aube du 17^e, parmi nos populations luxembourgeoises. Les malheurs de ce temps étaient innombrables. Ce n'étaient pas seulement la vie et la sécurité matérielle des hommes auxquelles les guerres et divers fléaux faisaient courir des dangers continuels, c'étaient leur foi et leurs traditions religieuses les plus chères qui risquaient de sombrer dans la tourmente, déchaînée par l'hérésie protestante.

A qui recourir dans un pareil désarroi, sinon à Marie ? Aussi, on peut le dire, le culte de Notre-Dame de Consolation, qui devait fleurir en notre province comme en terre d'élection, est né tout spontanément des malheurs de notre peuple. L'inauguration de la chapelle de Notre-Dame consolatrice, à Luxembourg, le 10 mai 1628, plutôt qu'un point de départ, fut un aboutissement, une expression émouvante de la foi et de la confiance de nos ancêtres en leur Dame toute bonne et toute puissante.

Elle fut aussi le signal d'un mouvement de ferveur mariale inouï jusqu'alors, parce qu'il s'empara de toute le peuple et lui dicta des gestes et des manifestations dont le souvenir n'est pas près de s'éteindre. Des divers coins du duché, on accourut visiter la célèbre chapelle. Beaucoup faisaient une longue route pieds nus et à jeun, « plusieurs même couverts d'une robe de laine grossière ou portant quelque autre marque de pénitence. A ces dehors austères, répondaient les plus saintes dispositions de l'âme. De tant de milliers d'hommes, se pressant aux pieds de Notre-Dame de consolation, il n'y avait qu'un fort petit nombre qui ne se fût réconcilié avec Dieu et nourri du pain des forts dans les sacrements de pénitence et d'eucharistie.»

Notre-Dame répondit magnifiquement, comme Elle sut le faire toujours, à l'appel angoissé de ses fils. Faveurs spirituelles et miracles se succédèrent et se multiplièrent en une émouvante théorie qui s'étendit jusque dans nos régions : Arlon, Habay, Anlier...

C'est dans un grand mouvement de confiance filiale d'une part, de sollicitude maternelle d'autre part, qu'il faut situer Notre-Dame

du Chênois.

Que de corps fatigués, que d'âmes lourdes et lasses se sont
approchés de la petite Madone, doucement rayonnante au creux
du vieux chêne !...

Que de larmes n'a-t-elle pas séchées, la Grande Consolatrice !
Que de cœurs n'a-t-elle pas réconfortés ! Que d'âmes n'a-t-elle
pas relevées !

LUMIERE DANS LES TENEBRES...
CONSOLATION DANS L'AFFLICTION...



La Madone antique

III

Deux cents ans plus tard.

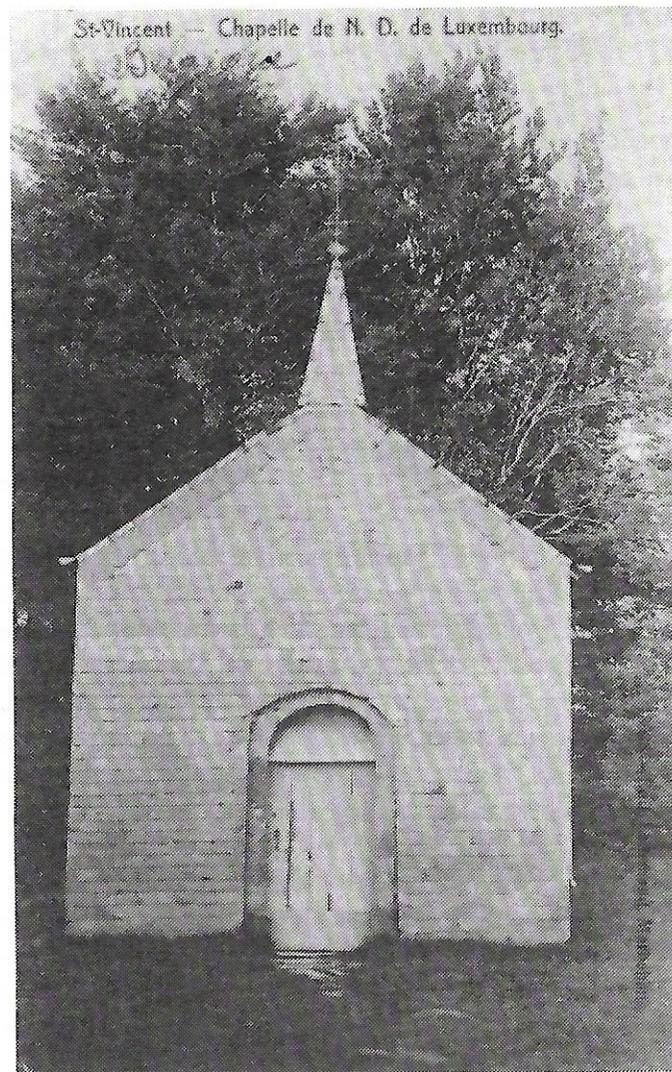
**« L'hiver a passé, la grande ombre a fui,
La terre sourit, de fleurs parsemée;
Déjà le figuier a poussé son fruit,
On respire au loin la vigne embaumée. »**

(P. Fécherolle.)

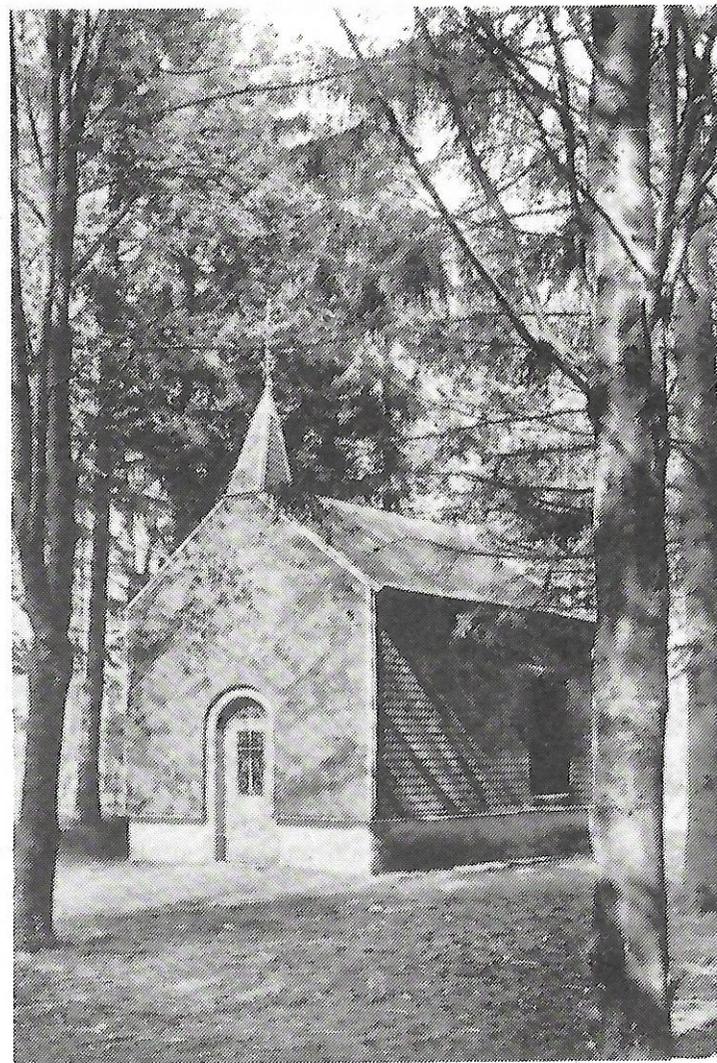
1837. La petite lumière continue à briller. Certes 1789, la grande Révolution, celle qui incendie et qui tue, a déferlé sur tout le pays. Pas plus que les grands monuments d'histoire ou d'art religieux, la madone du Chênois, si modeste et si menue en sa robe de bois taillé, n'a trouvé grâce devant la fureur des sans-culottes... Mais la petite lumière ne pouvait cesser de briller. Qu'auraient donc fait nos ancêtres parmi les ténèbres de ce temps s'ils n'avaient eu, pour les guider, les bienfaisants rayons de sa clarté ?

Et l'étoile réapparut. Une autre petite Madone fut hissée au creux du vieux chêne. Les dévots de la Vierge du Chênois accoururent de plus en plus nombreux auprès de leur bonne Dame. Mais un jour, ils trouvèrent par trop exigüe la modeste maison de bois qui abritait l'image de leur Mère : il fallait à Marie un cadre digne d'Elle et de ses bienfaits.

De ce souhait naît une idée qui prend corps bien vite, puis veut être réalisée : si l'on bâtissait à Notre-Dame une chapelle ? Et aussitôt, sous la conduite de M. l'abbé Florent Lhomme, curé desservant la paroisse de Saint-Vincent, un petit sanctuaire s'élève à la



La chapelle primitive construite en 1837



La chapelle après restauration en 1934

gloire de Marie; œuvre de toute la population qui y travaille par corvée, commencé le vendredi 9 juin 1837, il est terminé trois semaines plus tard sans qu'une goutte de pluie soit tombée avant la pose de la couverture.

« Vendredi (8 décembre 1837), jour de la Conception, écrit un témoin oculaire, M. Jean-Joseph Duchenois (premier doyen d'Etalle) bénit la chapelle de devant le Chênois et la Vierge neuve, sous le titre de N.-D. de Luxembourg, consolatrice des Affligés, avec permission d'y célébrer la messe une fois par mois.» C'est le 23 décembre de la même année, au cœur de l'hiver, que la première messe fut célébrée dans le nouveau sanctuaire; la plus grande partie de la paroisse y assista.

De construction très simple, recouverte aux trois quarts d'ardoises, et relevée d'un clocheton, cette ancienne chapelle s'ouvre par une porte en fer de dimensions modestes; elle comporte un chœur séparé du reste de l'édifice par une grille de hauteur moyenne qui plus tard sera haussée jusqu'à la voûte. Au niveau de cette grille, deux fenêtres basses de style roman pour éclairer l'autel. Ce dernier, de genre renaissance, porte, en sa partie centrale, une statue de Notre-Dame de Luxembourg. Dans une petite niche dominant le rétable, l'antique madone. Par la suite, des ex-voto sont venus se placer de chaque côté de l'autel, témoignant et de la piété des fidèles et de la tendre sollicitude de leur Mère du ciel à leur endroit.

Restaurée en 1934, la chapelle fut soumise, en 1938, à des travaux d'agrandissement qui lui donnèrent sa physionomie actuelle. On adjoignit à l'ancienne construction une sorte de porche à colonnes, donnant accès au corps de l'édifice par une belle grille en fer forgé où se détachent monogramme et emblèmes de la Vierge.

Les épaisses frondaisons qui abritaient autrefois le sanctuaire ont fait place à un paysage plus clair. Mais c'est toujours dans un cadre de verdure, de fraîcheur et de paix que se dessine l'humble maison où Marie donne rendez-vous aux misères et aux infortunes que son cœur et que sa main aiment soulager.

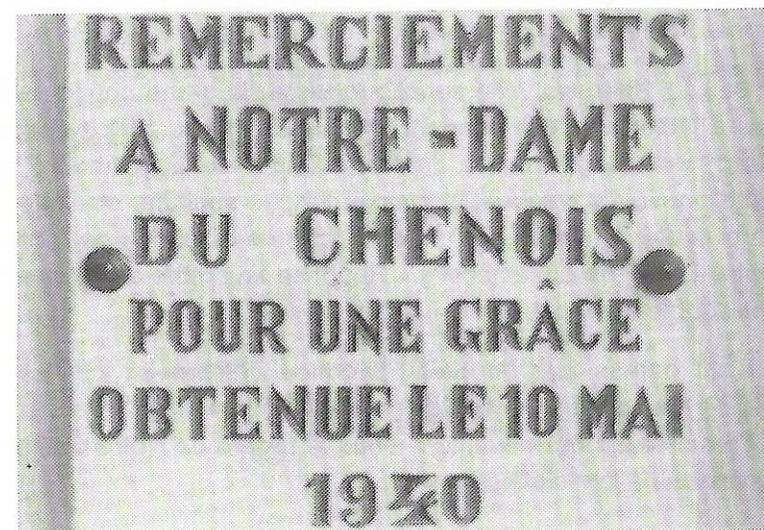
IV

Aux pieds de Notre-Dame du Chênois.

« Ayez mémoire et souvenance, très douce Vierge, que vous êtes ma Mère et que je suis votre fils. »

(St. François de Sales.)

La chapelle de Notre-Dame du Chênois est rarement déserte, même en semaine. A la bonne saison surtout, elle a ses visiteurs venus de Saint-Vincent et des villages voisins. C'est que la confiance des fidèles de la région en leur Madone est grande !



Ex-voto évoquant une date mémorable

Peines consolées, angoisses apaisées, demandes exaucées, toutes ces preuves d'un amour maternel sans limites sont inscrites dans le cœur et la mémoire des fils de Marie. Mais la supplication et la reconnaissance gagnent en intensité et en expression lorsqu'elles se traduisent par des démarches, lorsqu'elles se concrétisent en des gestes, si modestes et si simples qu'ils puissent être. D'où ces pieuses visites à la chapelle du Chênois, ces bougies qui s'y consomment, ces humbles fleurs des champs accrochées à la grille du chœur ou déposées à même les dalles.

Le sûr instinct catholique de nos populations luxembourgeoises les a toujours portées à associer dans leur piété et dans leur amour, le Fils et sa Mère : c'est pour aller plus sûrement à Jésus que l'on passe par Marie. Aussi, en même temps qu'ils édifiaient un sanctuaire à la gloire de Notre-Dame, nos ancêtres voulurent-ils que la maison de la Mère fût régulièrement sanctifiée par la présence et par l'immolation de son Fils. Le 28 septembre 1837, trois mois à peine après l'érection de la chapelle, ils demandent la permission d'y célébrer la Sainte Messe. Le 19 octobre de la même année, l'Evêque de Namur, désirant, dit-il, « entretenir et augmenter, autant qu'il dépend de nous, la dévotion envers l'auguste Mère de Dieu », y autorise l'offrande du Sacrifice une fois par mois.

Le 14 juin 1840, nouvelle supplique : « Vu le grand concours de monde à ladite chapelle pendant le mois de mai et principalement pendant l'octave de la fête de Notre-Dame de Luxembourg, on aimerait pouvoir y célébrer la messe chaque semaine du mois de Marie et y aller en procession le dimanche de la fête ou de l'octave de Notre-Dame de Luxembourg. » Réponse favorable est accordée à cette double demande.

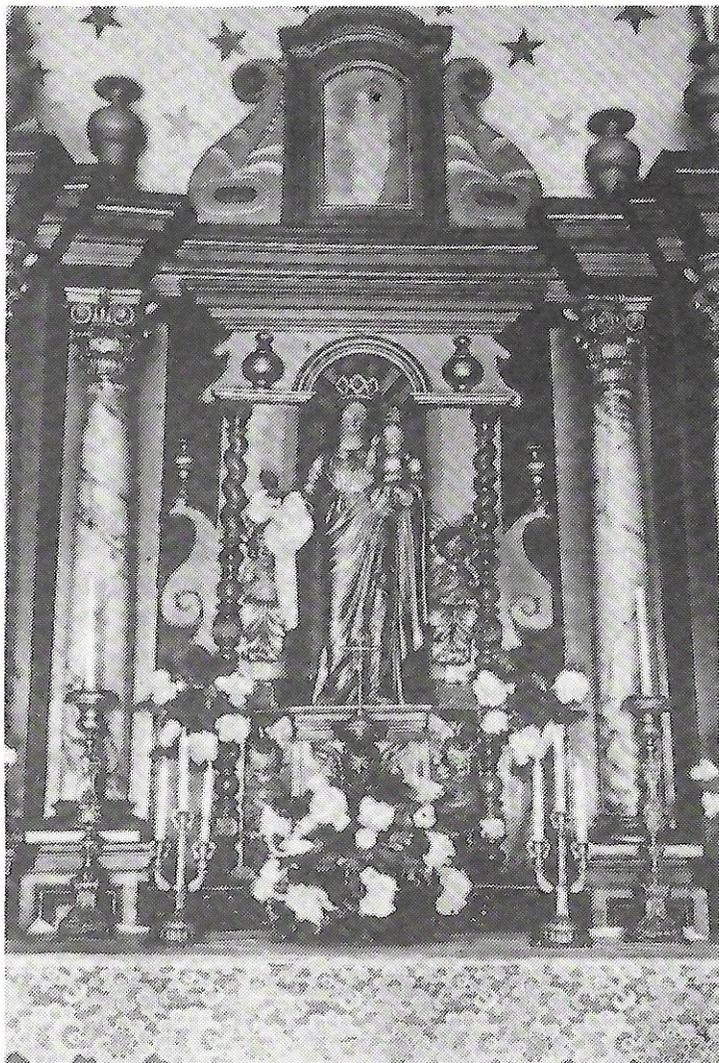
Et c'est depuis lors, le Saint Sacrifice célébré en ces clairs matins de mai, devant les fidèles recueillis, parmi la rosée qui scintille et les oiseaux qui s'éveillent, sous le regard de Notre Dame, la Consolatrice de tant d'afflictions...

Et c'est encore ce pèlerinage, devenu bien vite traditionnel, au sanctuaire du Chênois. Chaque année, le cinquième dimanche

après Pâques, à 15 heures, les paroisses de Tintigny, Bellefontaine, Lahage, Rossignol et Termes se trouvent réunies au pied de l'antique Madone. Elles se sont dirigées vers les lieux de rassemblement en processions bien ordonnées qui se rejoignent devant la chapelle. C'est alors tout un passé qui revit en ce moment, un passé de communauté dans la foi, dans la souffrance et dans l'espoir... Et les morts de 1636 qui dorment là tout près, et le long défilé des ancêtres qui hantèrent ce lieu béni, tout ce monde revit pour se confondre avec les pèlerins d'aujourd'hui : ceux venus officiellement en procession et les autres, innombrables, arrivés isolément ou en groupes qui s'étirent le long des chemins, à travers champs.

La cérémonie qui se déroule alors auprès de la chapelle ne présente aucun caractère de solennité exceptionnelle, elle est l'expression toute simple et toute fervente de la piété d'un peuple envers sa Mère : on s'est rassemblé pour prier et pour chanter devant l'image de Marie. Au chant d'entrée succèdent des dizaines de chapelet, puis une homélie, des invocations à Notre-Dame, un cantique, enfin trois Ave en guise d'adieu : la cérémonie est terminée. Tandis que les uns rentrent processionnellement en leur église paroissiale, les autres s'attardent à la chapelle où les Ave se joignent au crépitement des bougies, avant de monter vers Notre-Dame. Cette pieuse démarche accomplie, ils s'en retournent chez eux, aussi simplement qu'ils sont venus, mais emportant dans leur cœur espoir, consolation et paix.

☆ ☆ ☆



L'autel de la Vierge

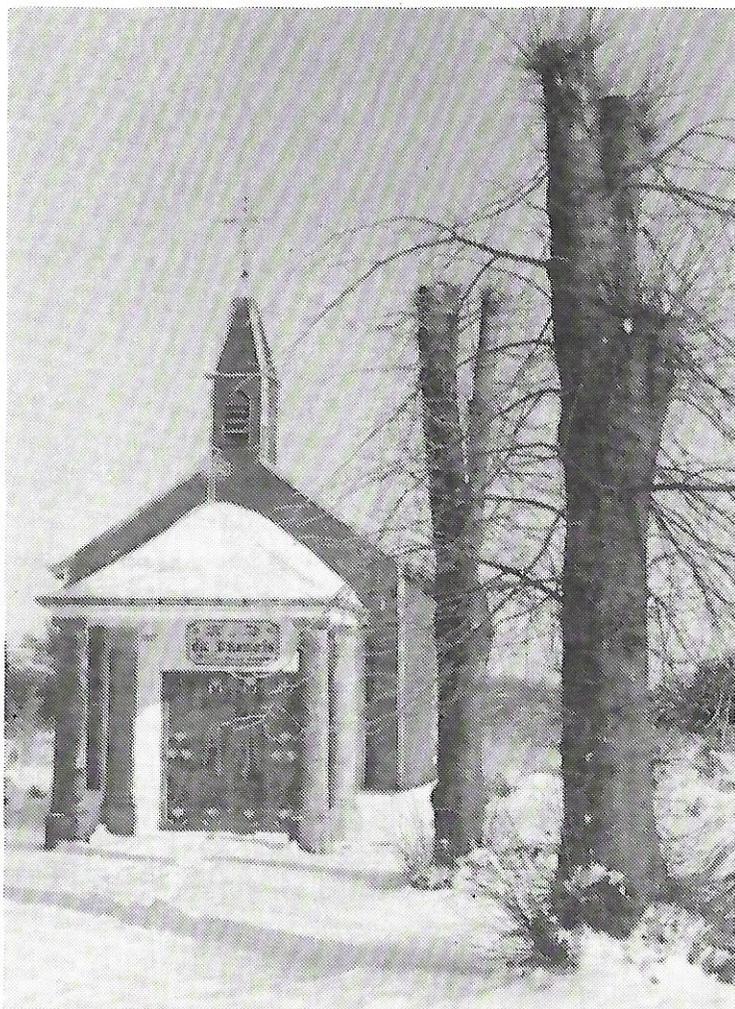
V

Envoi.

Depuis plus de trois siècles, la Madone du Chênois voit se tendre vers elle les bras et les cœurs de ses enfants : c'est que ses bras de Mère furent toujours accueillants et son cœur largement ouvert.

A celle qui, d'un siècle à l'autre, a tendu sur nos régions un réseau ininterrompu de consolations, on peut redire en confiance, aujourd'hui comme hier :

*Madone du Chênois, lueur au creux du chêne,
Au temps de la misère et des calamités,
Demeure une vigie par-dessus nos cités,
Eclaire nos chemins et console nos peines.*



«Temps de givre, de neige satinée...»

Année Mariale 1987

AUX NOTRE-DAMES DU LUXEMBOURG

*Au seuil de cette année de grâce, ô Notre-Dame,
Par ce temps de givre, de neige satinée,
J'arpente la route, la sente ravinée,
Et viens te confier le destin de nos âmes.*

*Madone du Chênois, lueur au creux du chêne,
Aux temps de la misère et des calamités,
Demeure une vigie par-dessus nos cités,
Eclaire nos chemins et console nos peines.*

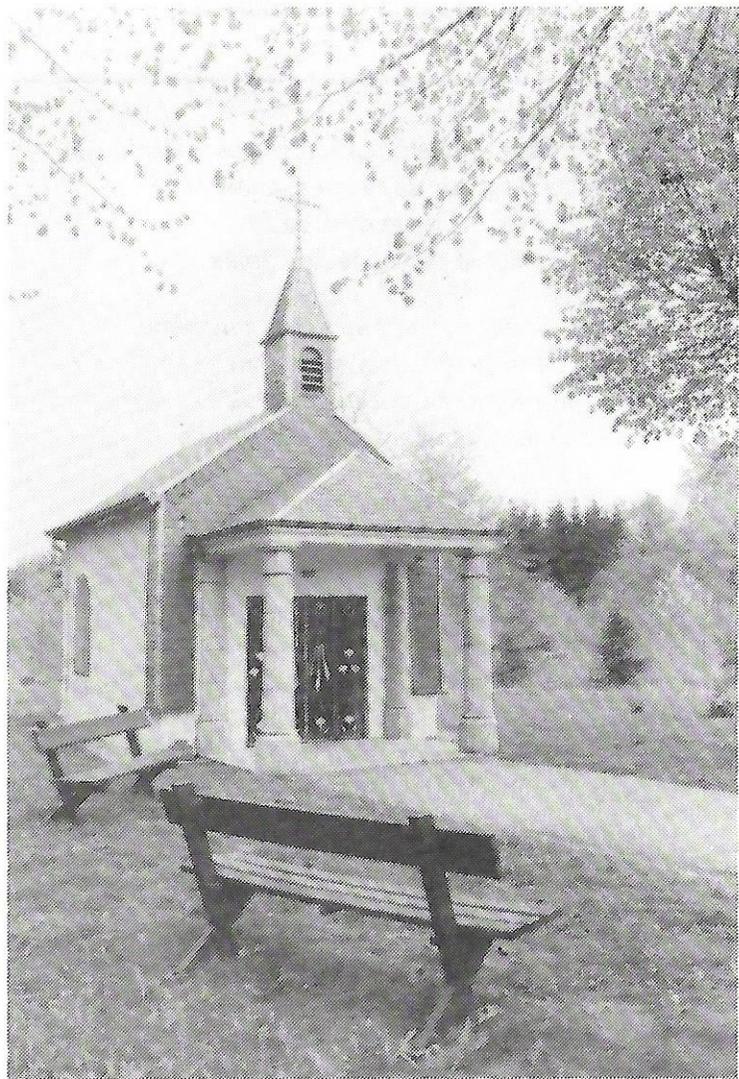
*Veille sur tes enfants, Notre-Dame d'Orval,
Ecoute les Ave égrenés sous la croix
Où, durant dix siècles, tant de cœurs et de voix
T'ont louée et chantée à travers tout le val.*

*Garde la colline, Notre-Dame d'Arlon,
Illumine à jamais d'un rayon d'espérance
Ceux qui, jour après jour, avec persévérance,
Gravissent en méditant l'antique raidillon.*

*Grâce et louange à toi, Dame de Luxembourg,
Pour ce pacte scellé jadis avec nos pères
Qui t'a faite à jamais, par-delà les frontières,
La noble gardienne de nos vies et de nos bourgs.*

*Vierge de nos aïeux, je t'invoque en ces lieux :
Avioth, Bologne, Bonlieu, Clairefontaine,
Pour aller plein d'ardeur, âme simple et sereine,
Tout au long de l'année, sous le regard de Dieu.*

O. J.



Mai 1987

Imp. Y.C. LORGÉ - AUBANGE